

## Laval théologique et philosophique



Rudolf PESCH, *La primauté dans l'Église. Les fondements bibliques*. Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « Lire la Bible », 125), 2002, 176 p.

Gilles Routhier

---

Volume 62, Number 2, juin 2006

Relire Platon

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/014297ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/014297ar>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

### ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Routhier, G. (2006). Review of [Rudolf PESCH, *La primauté dans l'Église. Les fondements bibliques*. Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « Lire la Bible », 125), 2002, 176 p.] *Laval théologique et philosophique*, 62(2), 421–422.  
<https://doi.org/10.7202/014297ar>

---

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

---

The logo for Érudit is located in the bottom left corner. It features the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

tion des divinités sous la dépendance d'un dieu suprême : le dieu babylonien, Marduk ou le dieu grec, Zeus.

Après avoir établi le sens étymologique de *phusis* et le sens compréhensif des *historia peri phuseôs* ainsi que son schéma tripartite de sa lecture des Présocratiques, l'auteur aborde, dans son troisième chapitre, l'analyse du premier *Peri phuseôs*, celui d'Anaximandre de Milet (p. 63-112). Comme l'auteur ne reconnaît qu'un seul fragment authentique qui nous reste de l'écrit d'Anaximandre (DK en signale néanmoins 5), il utilise pour cette étude les témoignages indirects de la tradition, tout en étant conscient des problèmes sérieux d'interprétation reliés à la lecture de ces témoignages (p. 65). Par ailleurs, bien que le terme *phusis* soit absent des écrits des premiers Ioniens, tous les commentateurs reconnaissent que l'objet de leur recherche scientifique est bien l'univers ou le *kosmos*. Avec l'École Ionienne, nous passons ainsi d'une explication mythologique de l'univers à une explication purement rationnelle. Ainsi le principe de toutes les choses, selon Anaximandre, est l'*apeiron* auquel l'auteur donne le sens d'un « indéfini » qualitatif et spatial (p. 65-70) et cet *apeiron* n'est relié à aucune divinité, mais est présenté comme un principe purement rationnel, l'*archè* de toutes les choses dans l'univers. On retiendra dans ce chapitre la thèse soutenue par l'auteur, et inspirée des travaux de Jean-Pierre Vernant, selon laquelle le modèle cosmologique d'Anaximandre reproduit le modèle politique de la cité grecque dont le centre est l'agora (la terre), lieu de délibération qui rassemble les trois classes de la société : l'aristocratie, la classe moyenne et la classe paysanne comme les trois sphères qui entourent la terre, à savoir, la lune, le soleil et les étoiles, le tout étant réglé par l'*isonomia*, c'est-à-dire l'égalité parfaite entre tous les éléments ou individus, aucun ne devant dominer l'autre (p. 79-87). L'analyse que fait l'auteur de la première carte géographique du monde habitée tracée par Anaximandre et qui place le Delta du Nil en Égypte au centre du monde devrait aussi retenir l'attention du lecteur. C'est, à notre connaissance, la seule analyse qui dégage aussi clairement les éléments politogoniques de la cosmogonie d'Anaximandre (p. 106-112). Dans le quatrième chapitre l'auteur poursuit sa lecture cosmogonique, anthropogonique et politogonique des *Peri phuseôs* de Xénophane de Colophon (VI<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> s.) (p. 114-120), de Pythagore et des Pythagoriciens (VI<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> s.) (p. 120-125), d'Héraclite d'Éphèse (VI<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> s.) (p. 125-134), de Parménide d'Élée (V<sup>e</sup> s.) (p. 134-140), d'Empédocle d'Acragas (V<sup>e</sup> s.) (p. 140-146), d'Anaxagore de Clazomènes (V<sup>e</sup> s.) (p. 146-152) et des Atomistes : Leucippe et Démocrite (V<sup>e</sup> s.) (p. 152-161).

Cet ouvrage de grande qualité scientifique devrait être consulté par tous les spécialistes de la philosophie ancienne. Il se présente comme le premier jalon d'une histoire de la philosophie ancienne abordée d'un point de vue particulier selon le schéma tripartite adopté par l'auteur. Nous attendons avec impatience les volumes projetés sur Platon, Aristote et la tradition hellénistique.

YVON LAFRANCE  
Université d'Ottawa

Rudolf PESCH, **La primauté dans l'Église. Les fondements bibliques**. Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « Lire la Bible », 125), 2002, 176 p.

L'invitation de Jean-Paul II dans son encyclique *Ut unum sint* adressée « aux pasteurs et théologiens [...] », « aux responsables ecclésiaux et leurs théologiens », afin qu'ils cherchent « ensemble », « dans un dialogue fraternel et patient, dans lequel nous pourrions nous écouter [...] », une « forme concrète d'exercice de la primauté [...] » ou « les formes dans lesquelles ce ministère pourra réaliser un service d'amour reconnu par les uns et par les autres » (n<sup>os</sup> 95 et 96), a connu un grand retentissement. Des colloques et des publications, dans les diverses Églises chrétiennes ou sur

le plan œcuménique ont voulu répondre à cet appel. R. Pesch, exégète et professeur aux universités de Francfort et de Fribourg-en-Brigau, apporte ici sa contribution à ce débat. Il reprend, dans une version revue et augmentée, la communication qu'il avait donnée sur le sujet au colloque tenu à Rome en 1996. Sa perspective est d'examiner les fondements bibliques de ce ministère primatial du successeur de Pierre.

Ce qui distingue cette étude de toutes les autres, c'est le fait de considérer la Bible comme un ensemble cohérent, car, dit-il, « le texte final n'est pas pour l'exégèse biblique telle péricope particulière, ni même tel écrit particulier d'un auteur de l'Ancien ou du Nouveau Testament, [...], mais le canon [...] » (p. 18). « C'est le texte final, et le monde de signification qu'il représente, qui doit être interprété », qu'il faut interroger et c'est là qu'il faut rechercher « la "volonté de l'auteur" ecclésial qui sous-tend le canon, c'est-à-dire la volonté rédactionnelle qui a constitué l'Ancien et le Nouveau Testament comme un texte qui fait un tout » (p. 19). Or, suivant Pesch, le dépassement de l'analyse des péripécies particulières ou des textes particuliers pour embrasser l'ensemble du texte comme unité littéraire est le fruit d'un tournant méthodologique qui a « commencé à se dessiner depuis l'introduction de la méthode de la critique rédactionnelle et l'apparition du structuralisme ». Et, d'ajouter, « l'exégète doit bien sûr toujours se préoccuper, de façon historique et critique, de toutes les étapes préalables de la rédaction du texte. Il ne doit toutefois pas les considérer pour elles-mêmes mais en ce qu'elles constituent un outil pour la juste compréhension du texte final » (p. 18).

Cette position méthodologique, on le devine, le conduit à relire des passages du Nouveau Testament dont l'interprétation, principalement à partir de l'approche historique et critique, est disputée depuis des années, sinon des siècles. Cet ouvrage de théologie biblique — plus que d'exégèse — a la limite, comme le fera remarquer B. Sesboué dans la postface (p. 167-168), d'isoler Pierre du collège des douze et de ne pas suffisamment situer sa vocation et sa mission dans celle des douze. Une contribution suggestive qui ajoute un élément au dossier déjà riche sur cette question.

Gilles ROUTHIER  
Université Laval, Québec

Friedrich Daniel Ernst SCHLEIERMACHER, **Introductions aux dialogues de Platon (1804-1828). Leçons d'histoire de la philosophie (1819-1823), suivies des textes de Friedrich Schlegel relatifs à Platon.** Traduction et introduction par Marie-Dominique Richard. Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « Textes »), 2004, 579 p.

La figure de ce théologien et pasteur protestant, Friedrich Daniel Ernst Schleiermacher (1768-1834), occupe encore aujourd'hui l'horizon de la recherche platonicienne contemporaine, deux siècles après la publication de ses introductions et de ses traductions de Platon (1804-1828). L'entreprise avait débuté comme un projet commun sur l'incitation de son ami philologue, critique littéraire, écrivain et fondateur du cercle romantique d'Iéna, Friedrich Schlegel (1772-1829), qui l'avait conçu en 1799, mais qui devait par la suite se désister en 1803, occupé qu'il était à la composition de son roman *Lucinde*, d'une part, et d'autre part, prétextant dans une lettre en date du 5 mai 1803 adressée à Schleiermacher que « la traduction n'est à vrai dire pas tellement mon fort. Je n'éprouve pas de véritable inclination pour ce type de travail » ! Schleiermacher en assumait donc seul l'entreprise jusqu'à la traduction de la *République*, en laissant non traduits le *Timée*, le *Critias*, les *Lois*, l'*Épinomis* et les *Lettres*.

L'influence du Platon de Schleiermacher sur la recherche platonicienne du XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> s. a été considérable, et en particulier, en ce qui concerne le débat, sans cesse renouvelé durant toute cette période, sur le rapport entre les doctrines orales de Platon transmises par la tradition indirecte des